NAZANINE

GILLES MARTIN-CHAUFFIER

NAZANINE

roman

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2026

« *Suave, mari magno turbantibus aequora ventis,*
E terra magnum alterius spectare laborem. »
(« Quand les vents soulèvent les flots en mer,
Il est doux de suivre les efforts d'autrui depuis la côte. »)

Lucrèce,
De rerum natura, II, v. 1-2

« La mémoire de tes lèvres me parle encore de tes lèvres. »

Rûmî

« Même les assassins s'arrêtent au feu rouge. »

Olivier Bardolle

« Le XXI^e^ siècle sera religieux ou ne sera pas. »

André Malraux

1

Mon premier passage à la fameuse fac de Vincennes remonte au printemps 1973. Je travaillais au *Figaro*, sur le rond-point des Champs-Élysées. Au service Informations générales. En même temps, je finissais ma troisième année de licence d'histoire à la Sorbonne. Je ne me tuais pas à la tâche au journal. Mes papiers passaient sans souci, c'était l'essentiel. J'allais parfois déjeuner à la Westphalie, une brasserie au style allemand, à deux pas de la rédaction, au coin de la rue de Ponthieu. Bois sombre, grosse moquette, meubles épais, fenêtres aux montants massifs à travers de plomb, carreaux en culs-de-bouteille… On se sentait à l'abri, en Forêt-Noire, chez des paysans civilisés. Ce jour-là, j'étais tombé sur Hélène de Turckheim et Janie Samet, nos papesses de la mode. Élégantes, belles, calmes, souriantes, un vrai rêve parisien. En Alsacienne titrée depuis la nuit des temps mérovingiens, Hélène aimait l'endroit et ses petits vins blancs fruités dont elle commandait rituellement une carafe où tremper les lèvres. Émues de voir tout seul un

jeune pigiste à l'air innocent, elles m'ont invité à leur table. Photos en main, elles rédigeaient les légendes de leur prochain article sur les collections. Quand je me suis assis, elles séchaient sur un bout de tissu blanc, taille mouchoir, siglé Courrèges. J'ai suggéré « jupe impossible à raccourcir ». Juste la formule qu'elles cherchaient. Une heure plus tard, elles m'ont envoyé à Vincennes, histoire de rapporter la liste idéale des vêtements pour se déguiser en « maoïste » – une des cinq silhouettes qu'elles préparaient pour leurs pages du week-end. Elles réclamaient également un papier. Deux feuillets. Trois au maximum.

De Franklin-Roosevelt, le métro était direct pour Château-de-Vincennes. Là, le 307 vous emmenait au campus. À première vue, le bus n'avait jamais aperçu de mocassins Weston, ni de chemise Oxford. Je faisais pièce rapportée. J'ai glissé ma cravate Charvet dans une poche. Par miracle, au lieu de la veste habituelle, j'avais enfilé un blouson en daim. Aussi à l'aise que dans un champ de mines, j'ai passé mes pans de chemise par-dessus la ceinture pour paraître moins « institutionnel ». Côté enquête, en revanche, c'était du nanan. Le look camping à Katmandou régnait partout. Des tenues amples, artisanales, ethniques, fatiguées, froissées, négligées… Pour les garçons, pantalons à pattes d'eph, gros pulls en laine sans manches, cuir et jean ; pour les filles, jupes longues à imprimés fleuris, sacs à franges, foulards ; pour tout le monde, des tennis, des bottes, des sabots, des godillots. Le cirage n'avait pas atteint

les lieux. Discret comme une fumée de cigarette, je me suis promené. Tout était sale, saccagé, démoli. Un vrai gâchis. Quatre ans plus tôt, on avait inauguré le joyau de la couronne universitaire française. Des bâtiments vitrés ouvraient sur le cadre verdoyant du bois. Partout des écrans, de la moquette, des tables, des sièges, des fauteuils coquille noir et blanc d'avant-garde. On se serait crus aux États-Unis sur l'un de leurs campus si enviés. L'État n'avait pas lésiné sur les moyens pour piéger les gauchistes loin des pavés de Saint-Germain-des-Prés. Il y avait même un bassin avec ses poissons au milieu de la place centrale. Comme à Normale Sup.

Depuis, Harvard s'était transformé en bidonville. Cadre yankee mais atmosphère chinoise, tendance Révo. cul. Affiches déchirées, graffitis sur tous les murs, carreaux cassés, trous de mégots dans les moquettes, toilettes inutilisables… Le beau mobilier avait filé aux Puces, une crèche et une école maternelle occupaient l'ancienne direction, un caravansérail remplaçait la première cafétéria, une foire littéraire proposait des livres volés chez Gibert et chez Maspero ; les brochures trotskistes, léninistes, maoïstes s'entassaient sur les tables réquisitionnées à la cantine. Dans ce capharnaüm, on trouvait de tout. Quelques mois plus tard, un copain photographe du journal s'y est offert un Nikon pour une poignée de cacahuètes. Asséché, le joli bassin servait de poubelle. Il ne manquait que les charmeurs de serpents. Pour les fans, c'était « une expérience unique ». Pour le personnel d'entretien, un cauchemar. Du reste, il s'était soulevé.

Pour devenir « autonome », comme les enseignants, les étudiants, les départements et tout le monde. Après quatre mois de grève soutenue par tous au nom de la lutte antihiérarchique, une poignée de familles africaines s'était emparée du pactole. Et l'avait réglé à sa façon : travail de 6 heures à 9 heures du matin et bye-bye ! Franchement, c'était un cloaque. La Sorbonne surchargée de graffitis et de dazibaos m'a soudain paru nette et propre comme le Louvre. Bon, j'exagère. C'est mon côté Passy. À Saint-Jean, mon collège de la onzième à la terminale, on avait vécu comme une victoire napoléonienne de ne plus nous mettre en rang avant les cours. Les profs avaient carrément dû nous implorer de ne plus nous lever quand ils entraient en classe. À Vincennes, j'étais en plein Moyen Âge, dans la cour des Miracles. Je n'en croyais pas mes yeux.

Dans un couloir menant aux salles où on enseignait le guarani, le quechua et le nahuatl, un petit gros barbu, poilu, chevelu et rieur m'a tapé sur l'épaule. C'était un « patriote de Santiago ». Il a éclaté de rire quand je me suis présenté comme étudiant en économie. Puis il m'a servi de guide. Jusqu'à ce qu'il comprenne que je ne lui achèterais pas de joint. On parlait espagnol partout ; entre les opposants à Franco, les victimes de Pinochet, ceux qui fuyaient la junte argentine ou les colonels brésiliens, les réfugiés colombiens ou péruviens, on se serait crus au carnaval de Rio. Des Grecs aussi avaient fui la dictature. Inutile de préciser que j'ai pesé chaque mot dans mes sarcasmes pour le papier d'Hélène et de Janie.

Loin de claquer la porte au nez de tous ces sagouins, j'ai résumé ce paradis d'extrême gauche en éléments de décor adolescent et pittoresque du folklore sud-américain. Pas question de ricaner des antifascistes confrontés chez eux à de vrais fascistes. Les Français suffisaient amplement à mes railleries. Dans l'atmosphère « marijuanesque » d'une fête de banlieue, des dingos espéraient le réveil de la momie de Lénine. Une felouque démâtée louvoyait sur un océan d'illusions sous les yeux de cette brave Dame Nature dépitée par tant d'arrogance tiers-monde. Je vous rassure : dans mon papier, je me suis régalé, sans méchanceté. Pas d'indignations, juste des sourires et d'innocentes remarques ménagères. Les pages mode ont apprécié. Le service Politique aussi. C'est là qu'ils ont découvert mon existence. Au cours des deux années suivantes, ils m'ont renvoyé à trois reprises à la fac.

Il faut dire qu'à force d'entasser les ridicules, les impostures et les tricheries du monde universitaire, la fac se donnait un mal de chien pour attirer l'attention. Après cinquante ans passés à aiguiser leur couteau, des trotskistes piailleurs agitaient jour et nuit leur canif. Au lieu d'étudiants souriants et instruits, tu tombais sur de vieux adolescents à fleur de peau, puritains, dogmatiques, inquisiteurs et haineux. La censure toujours aux lèvres, ils passaient leur temps à s'auto-excommunier. Aucune ironie, aucune mesure, aucun charme. En matière de loufoquerie, les profs valaient leurs élèves. On ne jurait que linguistique, anthropologie, philosophie, psychanalyse, narratologie avec, là aussi, des guerres de tranchées.

Je ne comprenais rien à toute cette science. Je passais parfois une tête dans les cours de littérature. Même là, je décrochais vite, submergé de macrocontextes, de référents onomastiques et de métaphores diégétiques. Au moins, les étudiants de ce département ne se battaient pas entre eux. Divisés entre disciples de Bourdieu et élèves de Foucault, les fans de structuralisme sociologique, eux, s'arrachaient les salles de classe et les bons horaires. C'était pire encore entre les troupes maoïstes d'Alain Badiou et les pupilles socratiques de Gilles Deleuze. Impossible pour les seconds d'assister jusqu'au bout à un cours. Les premiers se faisaient un devoir de les déloger manu militari. Peu importait, tous les grands noms de la gauche universitaire passaient la tête : Gilles Deleuze, Hélène Cixous, Alain Badiou, François Châtelet, Henri Weber, Michel Foucault, Étienne Balibar, Jean-François Lyotard, plein d'autres… Lacan avait « livré » un cours, Derrida donnait son point de vue.

Tu t'attendais à visiter l'École d'Athènes à l'époque d'Aristote et tu tombais sur un camp retranché. Le Snesup avait ses troupes, les mao-spontex les leurs, le Comité d'action les siennes et, de temps en temps, le service d'ordre des Jeunesses communistes envoyait une délégation de costauds ramener le calme. D'un jour à l'autre, des barrages se dressaient pour filtrer les « révisos », les flics, les « stals »… L'autocritique publique faisait partie des mœurs. Les jours de vote, les urnes s'éclipsaient puis réapparaissaient sous l'œil de guetteurs gauchistes armés de matraques. À l'occasion, on forçait

les locaux administratifs pour détruire des dossiers puis on affichait aux murs les feuilles de salaire des profs. Franchement, pour un journaliste, c'était la manne. Cela dit, je n'abusais pas de tous ces cadeaux. Je décrivais un cirque, pas la Loubianka. De toute façon, le gauchisme me passait par-dessus la tête. Je n'avais aucune envie d'aller traîner à Cuba ou en Crimée. Si je fantasmais, c'était sur Ibiza et Carnaby Street. Je n'ai voté que vingt ans plus tard au moment du référendum sur le traité de Maastricht, en bon Breton, 100 % europhile. Mes papiers faisaient rire, plutôt que s'indigner. Il faut dire que les profs m'aidaient.

Quand je me glissais dans les salles de cours, esbroufe et patafar se déchaînaient. Au lieu de micros, les profs auraient eu besoin d'aiguilles : ils enfilaient les perles. Je prenais en notes des phrases obscures, « charabiesques » et byzantines. Le tout communiste à mort. Ces bonshommes qui pontifiaient en caniches verbeux dans les universités américaines ruisselantes de dollars redevenaient des pitbulls maoïstes dès qu'ils regagnaient leur taudis du bois de Vincennes. On comprenait vite pourquoi le Collège de France, plein d'« ennemis du peuple », ne voulait pas de leurs vedettes. Seul Freud avait parfois le droit de japper aux basques de Marx. Des techniciens « pluriversalistes » disséquaient le vide et décortiquaient Mallarmé. C'était « transontologique ». Je me régalais. Mais sans hargne. Il en faut vraiment beaucoup pour que je m'indigne. Et puis, mystérieuse-

ment, malgré ce jargon pompeux, à l'ombre des stars ridicules, la fac fonctionnait.

Le nombre d'étudiants augmentait. Pendant qu'au département Philosophie, des divas cassaient les briques et les bijoux de la culture classique, les UV d'informatique, d'urbanisme, de cinéma et d'autres donnaient de vrais cours à de vrais étudiants. En prime, comme tout le monde, j'étais tombé sous le charme de François Châtelet, l'âme du campus, son chirurgien, celui qui calmait les grosses têtes souvent froissées, jalouses les unes des autres et perpétuellement inquiètes des foucades étudiantes, des calculs de l'administration et de l'hostilité du ministère. Deux fois, il m'avait entraîné au restaurant, à Vincennes, dans la ville, loin de la fac. Mes papiers l'amusaient. Au point que lorsque *Le Figaro* avait carrément déclaré la guerre au « campus des stups », face à mon embarras, il m'avait introduit à *L'Alerte* :

– Vous verrez, ils se croient à gauche, mais ils ne sont nulle part. Votre petite âme bourgeoise y sera bien au chaud. Et ne vous tourmentez pas : les journaux de gauche sont comme ceux de droite. Ils ne publient pas ce qu'ils ont envie d'écrire, mais ce que les lecteurs ont envie de lire. En bon petit farceur, ni de gauche ni de droite, vous serez aussi à l'aise qu'au *Figaro*.

Évidemment, ça me tentait. Vincennes rendait le Rond-Point hystérique. Pour un peu, ils auraient demandé que les paras viennent faire le ménage. Mes astuces passaient de plus en plus difficilement. De là à aborder l'autre

rive, j'hésitais. Châtelet, qui avait l'œil, a trouvé l'argument massue :

– Vous serez bien plus tranquille pour finir votre thèse d'histoire. Là où les quotidiens jettent leurs journalistes sur la moindre bribe d'information pour remplir leurs quarante pages, les magazines se tâtent sans fin pour choisir de quoi parler dans leurs pages si rares et précieuses. Dans les premiers, on soupire à chaque papier qui vous tombe dessus ; dans les seconds, on prie pour en décrocher un.

Comment résister ? Je ne dis jamais non quand on fait appel à mon indolence. Quant aux préventions que j'appréhendais contre un journaliste du *Figaro*, il en avait souri. De façon un peu blessante pour ma notoriété mais malheureusement exacte. Le transfert est passé comme une lettre à la poste. Hélène et Janie m'ont invité à déjeuner chez Lasserre et, dans mon service, le chef des infos générales a organisé un pot d'adieu. Même chose à *L'Alerte* : Jean Dais, le directeur, connaissait de réputation mes grands-parents, résistants de la première heure. Il m'a eu tout de suite à la bonne. Je vous rassure : ça n'allait pas très loin. Taper sur l'épaule n'était pas dans ses manières. Son genre était plutôt « statue du Commandeur ». Disons que, tous les deux ou trois mois, drapé dans sa toge consulaire, il me saluait par mon prénom d'une voix grave, lente, posée et vouvoyante. C'était déjà très bien. De mon côté, je filais droit. La ligne de l'hebdomadaire n'avait rien de choquant. On faisait semblant de soutenir Mitterrand et on poussait

par tous les moyens Rocard. Sans raisons sérieuses, je me méfiais du premier ; et sans arguments particuliers, le second me plaisait. En vérité, je m'en moquais. De toute manière, mes avis sur le sujet n'intéressaient personne. Mon premier grand papier (trois feuillets) parlait de corrida ; ensuite, j'avais planché sur le Palace, sur Sonia Rykiel, sur l'île de Ré… J'étais là pour la forme, pas pour le fond. Dans une série d'été, j'avais même glissé quatre pages sur la vie privée de Stendhal. Des informations piquées dans un livre oublié d'Abel Bonnard. Que j'avais prudemment omis de citer. Ces fantaisies m'allaient à merveille. Mais la légèreté n'a qu'un temps. Au printemps 1977, Vincennes m'a rattrapé. Une gamine avait frôlé la mort à l'infirmerie. Il y avait overdose d'overdoses. Rien de surprenant : bien à l'abri des franchises universitaires, le marché de la drogue tenait table ouverte. Appâtée, la presse est revenue fureter. C'est ainsi, dépêché par *L'Alerte*, que j'ai rencontré Xerxès.

2

Je l'avais déjà repéré un an plus tôt lors d'un reportage précédent. Dans le 307 qui nous amenait au campus, il mangeait des gaufrettes fourrées à la framboise. Des Paille d'Or ! Le goûter préféré des bambins du XVI^e^ arrondissement. Ça m'avait soufflé. Pantalon noir, col roulé noir, chaussures noires, manteau bleu marine à col Mao, il s'étalait sur deux places. Vu de profil depuis le rang suivant, on aurait dit un lansquenet de Pontormo. Les sourcils noirs tracés droit, de longs cils, un menton parfait et, surtout, dominant des lèvres ourlées à la perfection, un nez en bec d'aigle qui donnait à son charme une aura menaçante. Avec ses traits fins et ses longs cheveux noirs tombant sur la nuque, il rappelait Bonaparte au pont d'Arcole dans la toile du baron Gros. Être beau, ça veut dire plein de choses ; lui était magnifique. Sa place était au Palace, pas à Vincennes. Je ne le quittais pas des yeux. Dernière Paille d'Or croquée, il avait jeté l'emballage en papier d'argent par terre et s'était redressé

pour taper sur l'épaule d'un gauchiste assis devant lui en train de fumer une gauloise :

– Tu peux éteindre ta clope, la fumée me dérange.

Je n'en revenais pas. Mettre en cause l'indécence commune, en appeler à la moralité ordinaire et réclamer le respect des comportements vertueux qui rendent la vie sociale supportable… À Vincennes ! Il tombait de la lune, ou quoi ? C'était du jamais-vu. Pourtant, miracle, l'étudiant avait haussé les épaules puis jeté sa cigarette qu'il avait écrasée du pied. Et là, stupeur, Xerxès l'avait remercié puis s'était allumé une blonde. Indigné, le révolutionnaire institutionnel s'était retourné pour lui demander s'il se « foutait de sa gueule ». Réponse : « Oui. »

– Quand c'est ma fumée, elle ne me gêne pas. Et maintenant, sois gentil, ferme-la, j'aimerais lire *Le Quotidien de Paris*.

Le Quotidien de Paris ! Le journal des petits branleurs cultivés de droite. À Vincennes ! Autant feuilleter *Mein Kampf*. Seuls *Libération* et les magazines trotskistes avaient droit de cité. *Rouge* était le bulletin paroissial. *L'Humanité* passait pour fasciste. J'étais stupéfait. Quand l'autre l'a traité de « connard », il lui a répondu : « Enchanté. Moi, c'est Xerxès. » Puis chacun a rangé les armes.

Comment peut-on s'appeler « Xerxès » ? Je n'avais pas eu la réponse ce jour-là. Quand le bus nous avait lâchés à l'entrée du campus, il s'était levé et son regard, froid comme un galet, avait glissé sur nous comme sur des brouettes traînant par là. Très grand, avec une demi-

tête de plus que moi, il s'était éloigné d'une démarche balancée, posant chaque pas sans hâte, avançant comme un fauve repu, calme et indifférent, la silhouette élancée, droite et carrée. S'appeler « Xerxès » lui allait comme un gant. Il avait vraiment un air royal. Surtout que le fameux Xerxès, l'empereur perse, était un autre spécimen de collection. C'est lui qui avait fait fouetter la mer parce qu'elle avait envoyé ses bateaux par le fond. Le nôtre aussi avait l'air dérangé. Royal mais zinzin.

Plus tard dans la journée, je l'avais aperçu dans le bâtiment du département d'urbanisme ; le meilleur, le plus sérieux, le seul que je fréquentais quand je traînais sur zone. Des professeurs dignes de ce nom enseignaient l'économie, la géographie, la démographie, l'architecture, la climatologie… Son directeur, Pierre Merlin, un polytechnicien, ancien patron de l'Institut d'aménagement de la région parisienne, en avait fait le seul département au niveau d'une université internationale. Du reste, tout le monde s'en était aperçu. À la même époque, en juin 1976, il était devenu le doyen de l'ensemble de la fac. Un vrai sacerdoce. Les hystériques l'avaient séquestré à deux ou trois reprises. Une fois, en leur échappant, il avait perdu une chaussure ; une autre fois, ils avaient déchiré sa veste. Qu'importe, il ne cédait pas aux caprices des dingos maoïstes et la fac, vaille que vaille, survivait à la folie gauchiste et à la haine d'Alice Saunier-Seïté, la ministre des Universités. Le courage et la détermination de ce bonhomme en costume-cravate, habillé comme un

chef normal dans un pays civilisé, me laissaient rêveur. Et admiratif.

En mai 1977, quand les dealers ont à leur tour tenté de s'emparer de la fac, j'ai tanné *L'Alerte* pour couvrir sa journée portes ouvertes. Pas question de ne pas soutenir Merlin l'Enchanteur. Les choses tournaient mal. Tous les jours ou presque, on secourait des victimes d'overdose. Rien de surprenant. Depuis des années, dès le parking et la sortie de bus, on proposait du hasch. Une petite question et on vous désignait le fournisseur de L.S.D. en poste à proximité. Depuis des mois, en prime, la poudre circulait. Avec les dégâts qui l'accompagnent. L'infirmerie virait à l'hôpital de campagne. Et personne n'osait s'en rendre compte. L'ordre nigérian régnait. Depuis l'ouverture du campus, les Biafrais jouissaient du statut de victimes d'honneur. Ils ne savaient pas grand-chose, sinon rien, de Marx mais s'y connaissaient en napalm et en bombes à fragmentation. Chez eux, on ne tirait pas avec des balles en caoutchouc. Ils avaient dégusté. Bien plus que les héros grecs ou chiliens qui s'étaient surtout pris de grosses claques. Mieux encore, l'administration les avait longtemps eus à la bonne. Dieu sait pourquoi, sans doute pour le plaisir de contrarier les Anglais, de Gaulle avait pris fait et cause pour eux lors de la sécession de leur province. Consigne avait été donnée de ménager les réfugiés Ibos. D'où était sorti un commando en battle dress. Et une jolie petite entreprise de stupéfiants. Pantalons de combat à poches multiples, chemises kaki, parkas camouflage, rangers… Ils étaient

une dizaine, parfaitement identifiés, placés à des endroits stratégiques. Le parking leur appartenait. Le soir, à l'occasion, ils y ramenaient quelques tapineuses établies un peu plus loin dans le bois. À force, l'écho du succès de leur business avait franchi les limites de la fac. Tout Paris venait se fournir. *Le Figaro*, *L'Aurore*, *Minute* et d'autres prenaient la mouche. Je ne parle pas d'Alice Saunier-Seïté, la ministre. Selon elle, il fallait enjamber des êtres hybrides affalés par terre pour parvenir en cours. À l'entendre, des enfants dépenaillés jouaient au milieu d'ordures. Elle décrivait carrément un bidonville de Dacca. L'Assemblée nationale n'en croyait pas ses oreilles. Les bandes rivales de dealers s'étaient mises à jouer du couteau. Pierre Merlin avait dû réagir.

Il avait commencé par contrôler les cartes d'étudiant à l'entrée du campus. Ça n'avait pas manqué : le feu avait pris à la brousse. Les tignasses insurrectionnelles habituelles avaient fait le siège de son bureau pour le traiter de flic. Sans lui faire peur. Les jours suivants, avec quelques gardiens héroïques, il avait même ceinturé quelques fourgues. Pire : il les avait livrés à la police. Sans que cela change grand-chose. Le chaos habituel régnait entre cours, pique-niques, négoces et comités.

Assis à la cafétéria où le marché tenait table ouverte, je venais de décapsuler un Coca. Mon vieux caban posé à côté, en jean et tee-shirt bleu marine, Stan Smith aux pieds, je faisais couleur locale. Personne ne me prêtait attention. J'ai aperçu Xerxès à l'autre bout de la salle. Isolé, appuyé contre une vitre, en train de sucer une moitié

d'orange, il m'observait. Boots pointues noires, tee-shirt noir à manches très courtes, il travaillait un look à la fois « Vincennes » et « Paris-centre ». Pas de pattes d'eph ni de godillots, de chemises tiers-monde ou de pulls tricotés dans les alpages, mais ses longs cheveux noirs coiffés en catogan. À l'époque, on n'en voyait jamais. Avec son jean serré aux chevilles, il faisait « Bus Palladium ». Style Lou Reed gonflé aux hormones. Sa silhouette inspirait la prudence. Il ne fallait pas le chercher. Son mécontentement est tombé sur un guitariste poussiéreux. Xerxès lui a demandé d'aller gratter les cordes plus loin :

– Tu nous emmerdes avec Brassens. Va brailler ailleurs. Et ne me dis pas ce que je dois penser. On n'est plus au certificat d'études.

Il ne changeait pas. La provoc restait son registre favori. J'allais m'approcher de lui quand, juste derrière moi, Pierre Merlin et un groupe de jeunes socialistes ont surgi dans un grand vacarme. Interpellant les gens et bousculant plusieurs personnes, ils se sont précipités vers les marches d'escalier où billets de banque et barrettes de hasch voisinaient sans façon. Et là, sans préliminaires, le doyen s'est emparé de la première liasse de Richelieu à sa portée. Une audace à ne pas tenter avec des Nigérians. À Lagos non plus, ils ne tergiversent pas. Surpris en train de couper son shit, un dealer a brandi son couteau. J'ai cru la dernière heure de Merlin arrivée. Erreur : sorti de nulle part, Xerxès a attrapé le bras de l'Africain et l'a retourné si brutalement que le type s'est cassé la figure en poussant un cri de douleur. Sa mâchoire était

en sang. Dans le même mouvement, Xerxès a balayé du pied les restes de la marchandise sur lesquels quatre ou cinq personnes se sont jetées. Demi-sourire moqueur aux lèvres, lui a ramassé des billets. Une vraie scène de film. Entre-temps, le groupe de militants socialistes s'était lancé au secours du doyen. D'habitude, ils tabassaient plutôt cocos, trotskos et maos. Et se faisaient généralement malmener. À Vincennes, la guerre civile au sein de l'extrême gauche ne connaissait jamais de cessez-le-feu. Pour une fois qu'ils changeaient de proie, ils s'en sont donné à cœur joie sur les quatre ou cinq malheureux négociants Ibos. À l'époque, à gauche, on pouvait encore frapper un dealer noir sans aller se confesser. Puis le rideau est retombé. En deux minutes, tout le monde a levé le camp – y compris Pierre Merlin parti se réfugier dans les bureaux. Xerxès avait filé.

Je ne suis pas l'enquêteur du siècle et je n'ai jamais rêvé de décrocher le prix Albert-Londres – que personne n'a songé à me remettre. Je ne mets pas le pied dans la porte, je ne me faufile pas par la cour arrière, je prends poliment mes rendez-vous. Cela dit, en quatre ans, à force de venir, j'avais fait quelques connaissances dans la fac. Une bibliothécaire, deux ou trois chargés de cours, l'intendante algérienne de la cafétéria avec qui j'avais eu une petite aventure… Vincennes oblige, ils n'étaient jamais tous là ; les termes « horaire » ou « contrat de travail » avaient un sens très élastique. Tout restait bizarre. À mon dernier passage, lors d'une journée portes ouvertes, traînant au Centre universitaire

expérimental, dans le département Cinéma, j'avais vu des élèves se gifler à propos de l'intérêt de la vidéo dans leur métier. Certains la condamnaient sans appel. Sentence partiellement levée quand une jeune fille avait rappelé que Jean-Luc Godard ne jurait plus que par elle. Donc, ce fameux jour de la chasse aux dealers, je relisais mes notes à l'arrêt de bus quand Xerxès est apparu devant moi :

– Un mètre quatre-vingt-huit ; quatre-vingts kilos ; vingt et un ans. Je me trompe ?

Ainsi qu'il m'avait semblé, en effet, il m'avait bel et bien observé. À part le fait que j'avais vingt-trois ans, il avait un compas dans l'œil. Je n'ai pas eu le temps de lui demander ce que cela pouvait lui faire. J'avais déjà la réponse :

– Ça fait du bien de voir une personne décorative dans ce taudis. Tous ces hippies et ces gauchistes me soulèvent le cœur. Ils se frottent les uns contre les autres, secouent leur poussière, vocifèrent des âneries et saccagent tout ce qu'ils touchent. Toi, au moins, tu sens bon la viande blanche. Un morceau de choix, charnu, savoureux, taillé dans la culotte.

De lui, je m'attendais déjà à tout, mais ces remarques m'ont coupé le sifflet. Pas le sien. Il connaissait mon nom et savait que j'écrivais pour *L'Alerte*. Lui étudiait l'architecture aux Beaux-Arts, dans l'UV du Grand Palais. À Vincennes, il suivait des cours au département d'urbanisme, les seuls qu'il prenait au sérieux. Selon lui,